

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 195

Artikel: Mémoires
Autor: Verdat, Claude-Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285552>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS 29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELEMONT

On a enfin relâché ceux qui étaient détenus, les uns après huit jours, les autres quinze jours, même trois semaines, mais il leur a coûté leur bon argent. Ceux qui ont fait revenir leurs fils, on les a fait tirer au sort, et il a fallu qu'ils aient mis des hommes à leur place. On donnait jusqu'à 15 louis, même davantage pour un homme qui en remplaçait un autre. Des garçons de 14 à 15 ans avaient le même gage.

Dans ces débats, les volontaires et les cavaliers avec deux pièces de canon sont presque tous partis une nuit, pour aller surprendre les garçons sur le mont de Soulce ou de Courtételle; mais ils ont manqué leur coup. Quand ils ont été à mi-côte, ils ont trouvé les chemins barricadés par des arbres qu'on avait coupés bien exprès. Il a fallu retourner et prendre un autre chemin, ce qui a fait qu'ils ne sont arrivés en haut que bien avant dans la journée, tandis que l'ordre était de les surprendre endormis. Les canons et une escorte étaient allés par Soulce et s'étaient posés en embuscade dans les environs du village, un peu au-dessus, pensant que les autres montaient par les chemins de Courtételle. Ceux-ci croyaient qu'en se montrant, les garçons prendraient la fuite du côté de Soulce où on les attendait pour y faire une décharge de canons qui étaient pointés

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 94

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Elle ne paraissait pas abattue; son visage, où toujours éclatait l'intelligence, n'était pas assombri; sa voix n'avait pas une faiblesse en prononçant les mots d'abdication.

— Non, Alba, je ne regrette rien, absolument rien du passé; car mon fils, par ses prières, m'a obtenu la grâce suprême. Malgré mes longues erreurs, j'ai enfin trouvé le don de Dieu.

pour les recevoir, mais ils ont encore été trompés une seconde fois. Les garçons ont gagné les hauteurs qui dominent les Vacheries du Mont et les autres, et ont fait plusieurs décharges de façon qu'ils en ont tué une douzaine, sans qu'aucun des leurs eussent seulement été blessés. Ce que les Français n'ont jamais voulu avouer, ni en convenir, cependant j'ai ceci d'un de ceux qui y étaient et qui m'a assuré être vrai.

Les Français sont revenus après avoir pillé les Vacheries, pain, viande et tous les fromages qui ont été vendus quelques jours après à Delémont. Voilà un bel exploit pour la république de France! Ils en parlent comme d'une victoire complète, remportée sur un impuissant ennemi. Quelle misère!

Ils ont amené les femmes et les hommes de ces Vacheries comme un triomphe de leur victoire, à cause de ce que l'un ou l'autre des garçons y allait pendant la journée manger du lait, tout comme si ces pauvres gens avaient été la cause de la fuite de ces garçons.

Dans cette affaire-ci, les volontaires de la Drôme étaient déjà partis pour la boucherie que les Impériaux faisaient sur le Rhin. On vient de publier qu'il faudra que tous partent en masse depuis l'âge de 15 à 23 ans. Les hommes mariés qui n'auront pas plus de 4 enfants seront encore obligés de partir. Ils ont fait trois levées, depuis 15 à 25. Celle-là est déjà partie. Depuis 25 jusqu'à 35 pour la seconde, celle-ci doit partir, on travaille pour cela. On fait des piques pour les armer, à cause que les fusils manquent. Depuis 35 ans à 45 pour la troisième levée et depuis 45 ans à trois vingts sera pour la masse, quand tout partira, jeunes, vieux, bossus, boiteux, même les femmes et les filles! Ceci est

Elles avaient, toutes les deux, pris place sur la terrasse, mais le temps, qui avait menacé toute la journée, faisait prévoir l'orage. Le vent s'était mis à souffler, et dans ses tourbillons roulait, avec des flots de poussière, les feuilles des platanes et des marronniers. La comtesse de Ruloff le sentait passer, délicieux sur son front brûlant. Il lui semblait que cette soudaine rafale emporterait toute sa vie d'autrefois: son orgueil, ses remords, ses tristesses, pour ne laisser, en elle, que l'apaisement.

La tourmente augmentait d'intensité. Les grandes orgues du ciel jouaient la marche toute puissante qui tient l'humanité muette et angoissée. Les roulements du tonnerre ne cessaient point; de seconde en seconde, l'éclair fendait les nuages noirs, et illuminait l'étendue de la campagne de son sillon de feu. Le Gave grossi coulait tumultueux; les montagnes lointaines s'embrasaient de la cime à la base. Parfois, on croyait que le roc allait se fendre; les forêts de pins et de chênes tremblaient sous la rafale;

tel que je le dis, on l'a publié par tous les coins de la ville

Nous avons ici beaucoup d'enrôlés de ceux de la 2^{me} et de la 3^{me} levée, armés de piques et de faux. On n'ose plus rien dire, on est surveillé partout. Sur le moindre soupçon, on vous met aux arrêts. On dit qu'on est suspect, mais c'est plutôt le bien qu'on convoite et qu'on voudrait avoir; on voudrait obliger ceux qui ont quelque chose à fuir, on les épouvante dans ce but et quand il sont partis, on confisque de suite leur bien qui est vendu au profit de la Nation.

Voilà la justice!

Voici longtemps que nous n'avons plus de messe les dimanches ni d'une façon ni d'une autre. On va à l'Eglise pour le chapelet et on chante les litanies du St-Nom de Jésus. A vêpres on fait de même. On chante les litanies de la Ste Vierge. Dans quelques villages ils font les stations du chemin de la Croix à la place de la messe. On allait à Courrendlin et à Courchaipoix pour la messe, mais voici deux dimanches que les volontaires étaient aux aguets par tous les passages, pour surprendre le monde au retour. Ils ont pris tous ceux qui y étaient allés, les ont amenés à Delémont où ils les ont fait danser la farandole ou carnagole dans la cour du château, autour de l'arbre, hommes et femmes etc. On leur a fait baisser l'arbre et le bonnet de la liberté. (rouge cape de laine que beaucoup de ces fameux portent ordinairement). En baissant l'arbre, des volontaires poussaient la tête aux gens, tellement qu'il y en avait beaucoup qui saignaient du nez et des dents. Voilà pour le premier dimanche.

Le second dimanche on les a menés à l'église où il y avait de ces bougres de Français qui

toutes les branches se tordaient et s'entrechoquaient et la comtesse de Ruloff regardait l'orage.

Elle murmurait:

— Voilà l'image de ma vie d'autrefois! Oh! non, ma petite Alba, je ne regrette pas le monde, où tout n'est qu'orage des passions, blessure des vanités, brisement des cœurs, déception d'ambitions.

J'y ai trop souffert.

La tonnade avait passé, violente, mais courte. L'orage cessait de gronder, le ciel redevenait serein; un rayon de soleil se levait sur la cime des montagnes, puis, bientôt, il eut entouré la basilique d'un éblouissant cercle d'or.

Le lendemain, Marie-Alice et Alba allaient se quitter pour toujours; l'une conduite vers l'abbaye par une toute-puissance invincible; l'autre retournant dans le monde de Paris. Son père la rappelait, il lui avait pardonné, et ne lui imposait plus une union qui, de plus en plus, lui était devenue odieuse. Devant l'obstinée re-